

Faustine Moret sème sa folie au TLH

SIERRE La dernière création de la Valaisanne «To my dead mother & sister» est encore sur scène pour trois représentations. Un mariage perché entre danse et arts plastiques, qui déroute et inspire.

PAR SARAH.WICKY@LENOUVELLISTE.CH



Faustine Moret et Sylvain Croci-Torti, un couple à la scène et à la ville. CLÉMENCE MERMET

«Je suis hyper admiratif de son travail. J'adore vraiment sa liberté. Elle a son univers et elle l'assume. C'est très fort.» Cueilli jeudi soir à l'issue de la première représentation de «To my dead mother & sister» au TLH-Sierre, le comédien Lionel Fournier ne tarit pas d'éloges sur sa collègue et amie Faustine Moret. Pour l'avoir côtoyée dans sa première création «Gabriella», il connaissait un peu de sa «maboulitude». Jeudi soir, ce grain de folie l'a fait plusieurs fois rire aux éclats.

Car oui, la chorégraphe et danseuse de Martigny a quelque chose de différent. Une façon bien à elle de voir le monde et de le traduire. Cette fois, elle a entraîné son compagnon dans cette audacieuse entreprise artistique. Le plasticien Sylvain Croci-Torti, auréolé d'un Swiss Art Award en 2016, déambule à ses côtés sur scène, ou plutôt la suit. Car dans «To my dead mother & sister», l'homme n'a pas le lead, bien au contraire. Faustine Moret se plaît à déconstruire les schémas hérités du patriarcat. Ainsi la femme traquée se fait chasserresse et dégage ses pistolets, sorte de double théâtral des héroïnes vengeresses de Luc Besson.

Lutter contre l'atavisme

C'est elle encore qui maquille sa moitié dans un troublant face-à-face. Lui, les cheveux longs, elle la coupe courte. L'inversion des rôles est ici évi-

dente. Mais n'allez pas chercher de message caché. La trentenaire veut que le spectateur voyage dans son univers décalé au kitsch assumé.

«On a l'impression d'être dans une bande dessinée vivante», s'enthousiasme le comédien sédunois Fred Mudry venu assister à la première. Le décor, un gigantesque monochrome rose divisé en 68 pièces, contribue à se sentir immergé dans le monde des phylactères.

“ Il y a un petit côté mégalo qui parle de moi.”
FAUSTINE MORET
ARTISTE

Les deux acteurs sur scène jouent avec ce puzzle polysémique faisant référence à des objets chers à la danseuse. On y voit des chats, une guitare, une voiture, un paquet de frites. Et un sapin. Le conifère est au centre d'un tableau dédié à ces Noël en famille tiraillés entre bons sentiments dégoûnants et règlements de compte larvés. «J'ai puisé dans mon vécu personnel mais je crois qu'on a

tous connu de telles scènes», glisse malicieusement la trentenaire.

Une création tout sauf fade

Après trois représentations, elle apprécie de souffler un peu avant de jouer encore à trois reprises en fin de semaine. «Si cette pièce est parfaitement calibrée, chaque représentation est différente, elle vit avec le public.» Pour l'heure, les échos sont enthousiasmants. «Il y a ceux qui connaissent déjà mon univers et qui se laissent transporter. Et puis il y a ceux qui débarquent et qui se disent déroutés.»

Jeudi soir, la création a fait effectivement

sensation même si le public était un peu clairsemé. Conçue «à deux têtes et à quatre mains», la scénographie faite maison impressionne. Tout comme la ligne musicale signée Timothée Giddey. «Je l'ai rencontré dans «L'expat», le spectacle d'été de la Ville de Sion. Nos univers se répondent», explique la fondatrice de la Compagnie du 17 juin qui travaille avec une équipe bien rodée.

Un côté artisanal assumé

«To my dead mother & sister» est une création originale où même les costumes sont fabriqués artisanalement. Faustine Moret y tenait, par souci de cohérence. Même si l'investissement humain est énorme. «C'est clair que le projet est ambitieux. Par la suite, j'aimerais revenir à quelque chose de plus simple. Consacrer davantage de temps au processus de recherche et moins au résultat», confie la jeune femme.

Fière toutefois d'avoir osé transposer sur scène sa riche vie intérieure. «Il y a un petit côté mégalo qui parle de moi», assume-t-elle sans chichi. Après Sierre, l'artiste promènera sa douce folie à Berne, dans le canton de Vaud et au Tessin. «To my dead mother & sister» signe l'hymne de la danse et des arts plastiques. Iconoclaste et perché, mais terriblement attachant.

«To my dead mother & sister» par la Compagnie du 17 juin. Jeudi 25, vendredi 26 et samedi 27 à 19 heures au TLH-Sierre.



ACCORDS ET DÉSACCORDS

JEAN-FRANÇOIS ALBELDA
RESPONSABLE CULTURE

SABINE PAPILLOU

THE BEATLES

«REVIENS À L'ENDROIT D'OÙ TU VIENS»

Je devais avoir 9 ou 10 ans. La musique, alors, c'était essentiellement ABBA et Ennio Morricone qui emplissaient l'habitation de l'Opel Manta rouge familiale. Y a pire comme initiation, c'est sûr... Mes parents avaient et ont plutôt bon goût en la matière. Dans mon village de Basse-Nendaz, le frère d'un copain de mon grand frère, un gars qui vivait un peu en marge, cultivateur zélé d'herbes qui font rire, avait l'intégrale des Beatles enregistrée sur cassette. Et il faisait sur demande des doubles aux parfums sulfureux qui se passaient sous le manteau. Petit village, messe du dimanche... Dans mon souvenir, il y avait dans l'écoute de Paul, John, George et Ringo, surtout de «Yellow Submarine», un truc un peu interdit, à cause des substances lysergiques que prenaient ces zazous psychédéliques et aussi des messages subliminaux sataniques supposément cachés dans les bandes enregistrées.

Les bandes de ces mauvaises répliques sur cassettes, justement, étaient lâches et usées, et leur écoute fluctuante et répétée renforçait encore le mystère de ces harmonies qui sonnaient comme inédites à mes jeunes oreilles.

Il apparaît que l'humeur de ces sessions était beaucoup plus cordiale et légère, plus lumineuse que ce que l'histoire – et même les membres survivants des Beatles – ont retenu.

Je devais avoir 9 ou 10 ans et ce jour-là à l'école, nous devions toutes et tous amener une chanson à faire écouter à nos camarades. C'est sûr, au milieu des tubes de Duran Duran, de Modern Talking ou de Sandra, «I Saw Her Standing There» et ce petit son sixties en mono, ça m'a surtout valu une jolie honte et les moqueries de copains de classe.

Ce 25 novembre, un documentaire de six heures réalisé par Peter Jackson et intitulé «The Beatles: Get Back» sera diffusé. Le cinéaste a eu accès à tout le matériel d'archives qui a abouti au sombre documentaire «Let It Be», documentant à l'époque la dernière session d'enregistrement du groupe, un Paul dictatorial, un John désabusé, l'omniprésence de Yoko Ono, jusqu'au mythique concert sur le toit d'Apple Corps interrompu par la police. Or, le documentaire sorti en 1970, après la séparation des Beatles, insistait sur le conflit et les tensions qui minaient le plus grand groupe du monde. Question de timing et d'ambiance. A la relecture des documents vidéo et audio, il apparaît que l'humeur de ces sessions était beaucoup plus cordiale et légère, plus lumineuse que ce que l'histoire – et même les membres survivants des Beatles – ont retenu. Et que le dernier album des «Fab Four» n'avait finalement rien d'une agonie. «Get back to where you once belonged»... «Reviens à l'endroit d'où tu viens.» Quand je réécoute les Beatles, tout me ramène à mes sensations d'enfance, excitation, découverte, peur... Et à ce sentiment très fort que ces gars-là ne chantaient que pour moi. Il me tarde déjà de plonger dans les six heures de ce documentaire et de retourner à Basse-Nendaz, et aussi à l'endroit où les Beatles se sont arrêtés.



Les costumes ont été faits maison. CLÉMENCE MERMET